

II

QUESTIONS D'ESTHÉTIQUE

SCIENCE ET POÉSIE ⁽¹⁾

(DIALOGUE)

Quand les deux jeunes gens entrèrent dans la boutique du fleuriste de la rue d'Antibes, à Cannes, ils venaient de goûter pleinement la divine impression de la belle matinée d'hiver, et qui ne connaît le charme méridional de ces matinées-là, dont même les printemps du Nord n'ont point la douceur? L'air était léger, la lumière heureuse. De coquettes voitures passaient, attelées de petits chevaux dont le trot sonnait gaiement sur les dalles de la longue rue, et, dans ces voitures, des femmes souriaient au soleil, étrangères pour la plupart, comme il était aisé de le reconnaître à ce je ne sais quoi d'exotique auquel des yeux de Français ne se trompent guère, — séduction pour les uns, pour les autres antipathie. Mais les deux

(1) Cf. dans les *Essais de Psychologie* l'essai sur Leconte de Lisle et l'appendice L où le même problème se trouve traité. Ce dialogue est de 1883.

jeunes gens ne se retournèrent pas vers les promeneuses, car aussitôt la porte de la boutique refermée sur eux, la fraîcheur de cette salle ombreuse les saisit, et surtout son atmosphère exquise, et ils s'arrêtèrent, comme involontairement, à respirer l'arome des plantes de toute essence qui garnissaient les tables.

C'était, dans cette boutique, plus longue que large, comme une agonie de parfums, enivrante et délicieuse. On y distinguait d'abord, — sorte de fond richement étoffé sur lequel les autres senteurs brodaient leurs fines arabesques, — l'exhalaison des narcisses dont les longues tiges vertes et les fleurs pâles s'entassaient par gerbes. L'haleine embaumée des roses se reconnaissait ensuite, et les nobles fleurs allongeaient à côté des narcisses leurs files soigneusement distribuées en plusieurs groupes. Il y en avait de pourprées comme un beau sang. D'autres presque dorées et pourtant fraîches faisaient songer à la grâce un peu morbide d'une enfant blonde. D'autres étaient blanches comme les joues d'une morte. Plus loin des bouquets énormes de violettes de Parme s'amoncelaient dans des corbeilles, et leur souffle caressant qui s'accorde si bien avec l'aristocratique délicatesse de leur aspect arrivait, à demi étouffé par le voisinage des aromes trop forts des autres fleurs. Des œillets d'un rose délicat se mêlaient à des œillets d'un rouge intense; il fallait les prendre dans la main et les respirer pour distinguer la senteur poivrée qui leur est propre, et c'était encore,

s'échappant des brouettes de bois doré prêtes pour la vente, le parfum des mimosas et des mugnets, tandis que du fouillis de fougères qui faisait rideau à la devanture sortait le relent des plantes de serre, raides et magnifiques dans leurs vases épais. La fleuriste errait à travers cet étroit domaine dont elle subissait la meurtrière influence, car son teint trop mat, ses yeux trop brillants, quelque chose d'énervé répandu sur toute sa personne disait la sûre et lente intoxication de cette atmosphère de fièvre. Les deux jeunes gens la regardaient, sans même qu'elle s'aperçût de leur présence, occupée qu'elle était à tresser un cadre de violettes et de roses à un portrait de femme, qui devait sans doute partir au loin le soir même. Vers quel regard ami et pour annoncer quel sentiment?... La bouquetière froissait les tiges, disposait les pétales. Une joie éclairait ce pauvre visage à manier ces frêles matériaux de son chef-d'œuvre de quelques jours. — Combien de jours, en effet, ou combien d'heures résisterait-il, ce cadre vivant où se complaisait l'agilité de ces mains effilées, que le réseau bleuâtre des veines nuançait délicatement?

Où, quelques minutes durant, les deux visiteurs se tinrent debout, appuyés sur leurs cannes, et comme respectant l'inspiration d'artiste avec laquelle la jeune fille achevait son travail. L'un et l'autre étaient mis avec une recherche de tenue qui disait un goût à la fois très personnel et très sûr, — car une harmonie parfaite de physionomie

et de toilette est chose aussi rare chez un homme à la mode que chez une femme élégante. L'un était mince et gracile, de taille moyenne et souple, avec un visage légèrement creusé aux joues, des yeux d'un bleu sombre, et sur la lèvre supérieure comme une ombre d'or. S'il eût vécu à Oxford ou à Cambridge, ses camarades lui eussent appliqué sûrement cet intraduisible adjectif d'*ethereal*, et l'état de morbidesse où il se trouvait évidemment ajoutait encore à cette impression. L'autre, au contraire, athlétique et d'une tournure martiale d'officier en congé, avait le teint presque bistré qui révèle un tempérament inattaqué. Ses yeux charbonnés et sa largeur de menton eussent donné à son profil un caractère un peu animal, si la belle vivacité intellectuelle du regard de ses prunelles glauques, presque vertes, n'eût dénoncé aussitôt le personnage de haute culture, comme tout son aspect dénonçait le personnage de haute vie. Tandis que son compagnon, les yeux mi-clos, aspirait avec une langueur quasi féminine le parfum des fleurs, il étudiait la jeune fille, et il communiqua le résultat de ses observations à son ami par une phrase dite en anglais qui produisit l'effet des formules d'exorcisme dans la légende. L'enchantement de ces quelques minutes cessa tout à coup. Les deux amis sourirent avec malignité. La bouquetière se leva et prit en rougissant les commandes de M. Pierre V... — c'était le nom du jeune homme aux yeux bleus, — et du marquis Norbert de N..., ainsi s'appelait celui qui avait parlé le premier, —

et ces messieurs quittèrent la petite boutique pour reprendre leur promenade.

Une boutique de fleurs cueillies de la veille et du jour, — une jolie et intéressante créature de la couleur d'un camellia, et qui mourra des bouquets charmants qu'elle compose, — un bleu et doux matin d'hiver méridional sur une ville de plaisance semée de palais en miniature et de grands jardins, — en faut-il davantage pour mettre en éveil des esprits de causeurs? Les deux compagnons, que le hasard avait fait se rencontrer sur le trottoir qui passe devant l'étalage du fleuriste, étaient de la race de celui qui disait : « Avec de la conversation et de la lecture on se console de tout, même de vivre... » La pratique constante des Sciences naturelles n'avait pas enlevé au marquis Norbert ce goût des idées générales, sans lequel la tête la mieux approvisionnée de faits ressemble à une cheminée garnie de bois, mais qu'on a négligé d'allumer. Pierre V... passait les heures de reclusion forcée, auxquelles sa santé le condamnait trop souvent, à étudier des métaphysiciens et des poètes, si bien que le pouvoir de la discussion s'unissait en lui d'une manière assez inattendue au pouvoir de la rêverie. Bref, une fois la boutique laissée derrière eux, ces jeunes gens se laissèrent aller à inventer des théories. Il était dix heures quand ils commencèrent de bavarder à propos des fleurs qu'ils venaient de voir. Il était midi quand ils se séparèrent. Leur dialogue improvisé parut intéressant à noter au plus littéraire des deux, et

je l'ai transcrit sur ses notes, tant bien que mal, en gardant seulement les thèses essentielles de cette causerie. Cela pourrait s'intituler, comme le bel essai du grand analyste américain : *Etude sur le principe poétique*. J'ai conservé le titre plus vague que Pierre V... avait griffonné en tête de ses notes. Si le lecteur connaît la promenade de la Croisette qui longe le golfe de Cannes, il peut se représenter les palmiers et la mer, les îles à une extrémité de la baie, la pointe de la Napoule à l'autre, et songer qu'il valait mieux peut-être ne pas philosopher sur l'esthétique devant ce paysage admirable. Mais cette côte de Provence ressemble aux côtes de la Grèce, et, comme les jeunes gens de Platon, les deux amis s'abandonnèrent au plaisir de penser librement parmi des sensations heureuses. Firent-ils pas aussi bien que de médire des femmes avec lesquelles ils avaient dîné la veille?

Ce fut Pierre V... qui, respirant une poignée de violettes russes avant de les passer à sa boutonnière, commença d'éveiller un sourire sur les lèvres du marquis par une citation de quelques vers du poème de Shelley sur *la Plante sensitive* :

« The snowdrop, and then the violet
Arose from the ground with warm rain wet,
And their breath was mixed with fresh odour sent
From the turf, like the voice and the instrument...

« Le perce-neige puis la violette — se levaient du sol, humides de pluie chaude, — et leur soupir se mêlait à la fraîche senteur sortie — du gazon, comme la voix se mêle à l'instrument. » Et il con-

tinua : « Je n'ai jamais regardé de près une de ces idéales, de ces magiques fleurs, dont nous venons de voir une jonchée, sans me rappeler quelques-unes des stances du poème de Shelley, celle sur le narcissisme *qui mire ses yeux dans les enfoncements du fleuve — jusqu'à ce qu'il meure de sa propre beauté trop aimée*, ou celle encore sur l'hyacinthe, — *qui de ses clochettes frêles jette un carillon — de notes si délicates, si douces et si intenses, — qu'elles pénètrent dans les sens comme un parfum* (1)... Ce n'est rien, la matière de ce poème, c'est l'histoire de la vie et de la mort d'un jardin... Il vit, il respire, il est heureux par les mille corolles de ses fleurs, par les mille frissons de ses feuilles, tant qu'une femme aux yeux de la couleur des violettes des plates-bandes, aux doigts délicats comme les tiges des jeunes plantes, aux joues rosées comme les pétales des églantines, au pas léger comme un soupir du vent parmi les arbres, se promène à travers les allées... *Son pied, dit le poète, semblait avoir pitié du gazon qu'il foulait*... Trait divin et digne de Virgile par la nuance d'âme qu'il indique!... Cette femme meurt,

(1) And Narcissi, the fairest among them all,
Who gaze on their eyes in the stream's recess,
Till they die of their own dear loveliness.

And the hyacinth purple, and white, and blue.
Which flung from its bells a sweet peal anew
Of music so delicate, soft, and intense,
It was felt like an odour within the sense.

et le jardin abandonné languit et meurt, comme une personne, laissant les pétales et les feuilles jaunir, tomber, tourbillonner, s'amonceler... C'est la transcription, presque surnaturelle à force de beauté, de tout ce que nous ressentons de vagues impressions devant le mystère du monde végétal, — ce monde où sommeille, incarnée dans des formes merveilleuses, une pensée qui n'est pas différente en essence de notre sentiment... Toute poésie paraît brutale, si on la compare à celle-là, et choquante, et prosaïque... Mais je vous donnerai le volume ce soir, et vous jugerez vous-même si j'ai menti dans mon enthousiasme pour le chef-d'œuvre de celui que Byron appelait *my delicate Ariel*... comme Prospero son génie familier... »

— « Je vous remercie, » répondit l'autre, « mes propres sensations me suffisent, et je n'ai pas besoin de les fouetter avec de la littérature. Je vous avouerai même qu'en vous voyant vous extasier ainsi devant un commentaire et une expression de la réalité plus que vous n'aviez fait devant la réalité même, je vous examinai avec une curiosité presque triste. Vous acheviez de m'apparaître comme un exemplaire singulier de notre civilisation occidentale dans ce qu'elle a de profondément artificiel et qui répugne à l'étreinte directe de ce qui est. Vous me permettez de vous parler avec ma terrible franchise de positiviste?... Ce n'est rien, ce que vous venez de me dire tout à l'heure, c'est une phrase comme vous en avez prononcé des centaines devant moi. Vous n'y attachez

pas beaucoup plus d'importance que ce promeneur à la fumée de son cigare, ou cette dame, qui vient de passer, à la douceur de son œillade... Vous causez ainsi, comme vous pensez, comme vous sentez, avec toute votre personne, et c'est précisément ce naturel dans le factice, cette sensibilité dans la littérature qui me semble signifier un état d'âme aussi dangereux qu'il est illusoire. Je m'explique. Dans notre société moderne, deux sortes d'esprits très différents se partagent la royauté des pensées. L'un, que je considère comme un esprit de mort et de byzantinisme, que vous décorez, vous, du beau nom d'esprit de raffinement et de subtilité, pousse ses adeptes à interposer sans cesse quelque chose entre la nature et eux. Ce quelque chose est un livre ou bien un tableau, un dogme de religion ou une hypothèse de métaphysique. N'importe... Ceux que domine cet espoir n'ont pas pénétré leur être de la grande, de l'unique maxime qui soit aujourd'hui féconde : ne rien devoir qu'à l'expérience; car c'est d'expérience, et d'expérience seulement, qu'est fait l'autre esprit, celui qui emporte avec lui la vie. Le positivisme en a donné la plus complète formule. La Science et l'Industrie en ont démontré la prodigieuse puissance. Nous en sommes arrivés au point où il faut, de toute nécessité, choisir entre la chinoiserie stérile des anciennes formes de la pensée ou l'acceptation vigoureuse et rajeunissante du procédé nouveau. Pouvez-vous me dire quelle place occupent, si cette conception du monde est vraie, et votre Shelley,

et tous les poètes, et la poésie elle-même, art aussi étranger à l'activité de notre existence contemporaine que l'architecture du moyen âge ou la peinture religieuse du quinzième siècle?... »

L'autre répondit doucement : — « Vous n'êtes pas la première personne avec laquelle j'aie eu maille à partir à l'occasion de ce que vous appelleriez volontiers ma manie poétique. Je pourrais vous répondre simplement que des sensations d'un certain ordre ne disputent pas contre des sensations d'un ordre différent, et qu'en définitive, nous avons toujours raison de professer des goûts qui sont les nôtres. J'aime mieux vous demander quelles sont vos preuves positives, — puisque vous aimez ce mot, — pour croire que la poésie n'a pas sa place légitime dans notre civilisation nouvelle. Car c'est bien votre avis, n'est-il pas vrai, qu'une révolution immense s'accomplit sous nos yeux dans l'intelligence humaine, et c'est votre avis encore, si je vous ai bien compris, que la forme poétique ne doit pas survivre à cette révolution?... J'ai souvent constaté qu'une conviction analogue tendait à s'établir dans beaucoup de têtes fortement organisées. Ni l'exemple de la gloire de Victor Hugo en France, ni la renommée de Tennyson en Angleterre ne paraissent justifier cette hypothèse d'une disparition prochaine de la catégorie poétique, telle que les siècles passés l'ont transmise à l'âme humaine jusqu'à nos siècles à nous. Mais, en pareille matière, les faits sont in-

suffisants. Il pourrait se rencontrer que ces illustres poètes dussent leur autorité à un reste de préjugé, et que ce reste de préjugé fût destiné à s'en aller comme d'autres préjugés qu'on eût cru impossibles à déraciner. C'est donc une démonstration théorique et raisonnée que je voudrais avoir de vous, et je vous expliquerai ensuite pourquoi mes théories à moi vont directement à l'encontre des vôtres... »

Le marquis rassembla ses idées durant un assez long silence, tandis que son compagnon regardait les lames bleues onduler sous le soleil et les mouettes agiter leurs ailes blanches. Il y avait quelque chose de piquant à parler contre la poésie dans ce cadre merveilleusement poétique, et devant cet horizon fermé de montagnes neigeuses. Pierre V... ne put s'empêcher de sourire à ce contraste qui s'imposa aussitôt à son imagination, mais déjà l'autre commençait : — « Mon hypothèse, en effet, — car tout pronostic de cet ordre est condamné à demeurer une hypothèse, puisque la vérification expérimentale reste à jamais interdite, — mon hypothèse donc repose uniquement sur un principe que l'histoire nous permet de considérer comme indiscutable, à savoir que toute forme d'art ne subsiste qu'à la condition d'être nécessaire. Nécessaire à la sensibilité de l'artiste qui s'y consacre. Nécessaire à l'âme du public qui s'en nourrit. La nature n'admet pas plus le luxe et la virtuosité dans l'ordre de l'intelligence qu'elle ne

l'admet dans l'ordre de la matière. Il n'y a pas dans le corps d'organe inutile, et il ne s'accomplit dans aucun organe des opérations indifférentes. La loi du besoin domine la physiologie. Elle domine également la psychologie. Même ce que nous appelons le dilettantisme, cet amusement en apparence capricieux de l'épicurien intellectuel, est régi par une implacable nécessité. L'esprit est une créature vivante qui se développe par les aliments qui lui sont indispensables. Il les cherche partout et il ne cherche que ceux-là. Je prononçais tout à l'heure le mot de factice, et je le regrette maintenant, car, à mon sens, rien n'est factice dans cette vie de l'esprit, de même que rien n'est factice dans la vie du corps. C'est nous qui supposons gratuitement que l'esprit pourrait penser d'une autre manière, comme nous supposons que le corps pourrait s'accommoder d'un autre régime. En réalité, l'esprit a pompé le suc d'idées qu'il *devait* assimiler, comme le corps s'est assimilé les substances qui *devaient* s'absorber en lui. Si donc nous voulons savoir quelles chances une forme d'art conserve de prospérer, un problème se pose aussitôt : à quels besoins de l'esprit contemporain correspond-elle ? Il n'y a pas de rhétorique dont les préceptes puissent inspirer le goût de cette forme d'art, si l'esprit n'en a pas faim et soif, comme nous avons faim de viande et soif de vin. Il n'y a pas de rhétorique dont les défenses puissent paralyser ce goût si son tourment nous travaille. Hé bien ! Ma thèse d'iconoclaste se ramène à ceci : l'esprit contempo-

rain est en voie de perdre tout besoin de la forme poétique.

» Puisque nous nous sommes placés sur le terrain des hypothèses et des généralités, permettez-moi quelques-unes de ces simplifications qui facilitent les raisonnements. Si vous aviez à définir les grands courants qui nous emportent et qui paraissent déterminer la direction de notre avenir, vous trouveriez que ces courants sont au nombre de deux. Le premier est la Démocratie. Le second est la Science. Ces deux courants roulent paisiblement ou violemment ceux qui s'y abandonnent et ceux qui tentent de les remonter, avec l'inexorable fatalité qu'élabore toute la succession de l'histoire. Démocratique et scientifique, l'époque est ainsi par des raisons profondes, qui tiennent à l'essence même de la société. Voici à peine cent ans que l'homme a commencé de comprendre et de gouverner la nature par une application enfin lucide des méthodes expérimentales. Vous ne supposez point qu'il va renoncer à cette besogne avant de l'avoir poussée jusqu'à son terme, et pour se rapprocher de ce terme, vous n'attendez point qu'il respecte les obstacles anciens. La Science est une idole suprême à laquelle toutes les autres idoles des vieux jours seront sacrifiées les unes après les autres. La sublime ingratitude de la vie exige ces sacrifices et elle les a toujours obtenus. En même temps que le colossal développement de la faculté expérimentale et scientifique s'accomplit, observez que les conditions ma-

térielles de l'existence se modifient, que le bien-être plus répandu permet une multiplicité presque infinie des éducations moyennes, que les dogmes capables de justifier les inégalités sociales ou sont détruits ou ne sont pas formés, en un mot, que la poussée démocratique résulte évidemment des milliers d'efforts partiels vers un développement et vers une jouissance, accomplis par des armées de petits travailleurs et de petits propriétaires. Dans quelque voie qu'il veuille marcher, l'homme de notre temps se trouve collaborer à une de ces deux œuvres, ou la Science, ou la Démocratie. La question est de savoir s'il y collabore de bonne volonté, ou à contre-cœur. Je connais et je comprends les objections qui peuvent être dirigées contre le résultat final de ces deux vastes tendances. Je n'ignore pas que la Science recèle un fonds incurable de pessimisme, et qu'une banqueroute est le dernier mot de cet immense espoir de notre génération, — banqueroute dès aujourd'hui certaine pour ceux qui ont mesuré l'abîme de cette formule : l'Inconnaissable. Il y a un principe assuré de désespoir dans la définition même de la méthode expérimentale, car, en se condamnant à n'atteindre que des faits, elle se condamne du coup au phénoménisme final, autant vaut dire au nihilisme. Il est probable, d'autre part, que la Démocratie, suivant une antique comparaison, mais toujours juste, fait perdre à la civilisation en profondeur ce qu'elle lui fait gagner en étendue. Plus simplement encore, la Démocratie paraît aboutir

au triomphe de la médiocrité, par cela seul qu'elle aboutit, en politique à la souveraineté imbécile du plus grand nombre, en instruction à l'éparpillement des connaissances, en économie sociale à l'éparpillement de la richesse. Tout cela est vrai ou vraisemblable. Mais, bienfaites ou dangereuses, la Science et la Démocratie n'en sont pas moins inévitables, et comme il n'a jamais été décrété ailleurs que dans notre ignorance que l'inévitable fût en même temps le meilleur pour l'homme, nous nous abstenons de toute discussion sur le plus ou moins de malheur que l'avenir réserve aux sociétés nouvelles, pour nous borner à constater les deux grands faits qui dominent ces sociétés.

» Oui, deux grands faits, mais qu'il faut traduire, ou si vous aimez mieux, décomposer en leurs éléments pour en mesurer davantage la portée. Qui dit Démocratie dit en même temps développement de plus en plus marqué des tendances individuelles et diminution de plus en plus marquée aussi de la culture. Je m'explique. Le caractère propre d'un peuple démocratique est que les individus y soient très actifs, que chaque citoyen y ait sa part d'initiative et de bonheur, que la vaste conscience commune s'y résolve en une série de consciences personnelles, en un mot, que les masses n'aient plus leur représentation dans un héros ou dans une caste. C'était bon, cela, dans des périodes de hiérarchie, partant d'aristocratie, où l'activité de tous se subordonnait à la direction

d'un monarque, ou d'une élite. Le monarque et l'élite incarnaient l'idée commune à la nation. Elle jouissait, elle pensait, elle triomphait par délégation. C'est le principe contraire qui nous gouverne aujourd'hui. Il y a comme une résolution de l'ensemble dans ses éléments, comme une distribution du gâteau public en des millions de petites parts. Une prodigieuse variété de points de vue est la conséquence intellectuelle de ce retour à l'individu. Une exagération des difficultés de la lutte pour la vie en est la conséquence économique. Suivez aussitôt la filière des métamorphoses inéluctables. L'homme de la démocratie se trouve obligé, une fois sur mille, de se faire, aussitôt qu'il entre dans la vie, un capital de convictions sur les principaux objets de la pensée et un capital matériel d'argent monnayé. L'hérédité des dogmes et des fortunes tend à disparaître, et, si nous étudions la France actuelle, a disparu. Les moralistes déplorent amèrement cette solitude où la plupart des jeunes gens se trouvent à vingt ans, cette nécessité imposée à presque tous de se suffire à eux-mêmes et dans le domaine des idées et dans le domaine des faits. C'est là une condition mauvaise pour la floraison de certaines plantes rares, mais les moralistes négligent d'ajouter que l'espèce des plantes rares est bientôt détruite, quand la marée démocratique déferle à plein flot. Il y a, en effet, une transformation de la race qui s'accomplit sous nos yeux et dont le résultat se révèle déjà au regard des observateurs. Les mariages

se font de plus en plus fréquents de province à province et de pays à pays, — d'où il résulte que l'homme s'attache de moins en moins à un sol et consent de plus en plus à mener sans douleur une vie errante. La facilité des carrières ouvertes rend de plus en plus rare la persévérance des membres d'une même famille dans un même métier, d'où une certaine banalité des caractères et une étrange improvisation des talents. La sécurité de l'hygiène permet la conservation des enfants faibles qui grandissent, se marient et deviennent les reproducteurs de leur propre faiblesse, d'où cette quantité effrayante de créatures grêles et diminuées dont les grandes villes foisonnent. Apercevez-vous la race de demain, avec son activité fébrile, ses insuffisances, ce je ne sais quoi de très positif tout ensemble et de très momentané qui doit être son signe distinctif ?

« Tel je le pressens et tel je le salue, cet homme de demain, car il aura moins de martyrs sur qui pleurer s'il a moins de héros sur qui s'exalter. D'ailleurs, aux changements que sa sensibilité aura subis sous la pression de la Démocratie, il nous faut joindre ceux qu'aura produits la pression non moins efficace de la Science. Vous plaît-il que nous énumérions quelques-uns d'entre ces derniers, un peu au hasard ? Ce sera d'abord un amoindrissement, sinon une annulation définitive du sens du mystère, — ce sens à peine étudié par la psychologie ordinaire et qui rend pourtant compte des plus passionnées volte-face de la vie morale,

dans l'individu et dans la race. Non pas que la Science, comme l'imaginaient les faux prophètes du dix-huitième siècle, doive jamais parvenir à tout expliquer, mais, si elle ne pénètre pas l'Inconnaissable, elle le caractérise. Cela suffit pour que nos sentiments à l'égard de cet Inconnaissable soient tout autres. La Science nous dit bien qu'au delà d'une limite marquée un domaine s'étend que nous ne conquerrons jamais, mais elle ajoute que si nous conquerrions ce domaine, nous n'y rencontrerions rien qui fût en contradiction avec le domaine que nous possédons déjà. Entre ce que nous connaissons d'une connaissance scientifique et l'Inconnaissable, il y a une différence de degré, il n'y a pas une différence d'essence. Il n'y a pas une nature à côté ou au delà de la nature, un univers à côté ou au delà de notre univers. La portion inexpliquée des phénomènes n'est telle qu'à cause de la faiblesse de notre intelligence, elle n'est pas d'un ordre transcendantal et qui recèle quelque chose de terrifiant ou d'adorable, — comme les mystiques l'affirmaient. En d'autres termes, la Science substitue à la notion de mystère la notion d'ignorance. Apercevez-vous la diversité de ces deux notions, et combien les sentiments qu'elles évoquent ont peu de rapports entre eux? La sombre, l'ineffable ardeur de l'imagination, en train de descendre dans cet abîme et ce silence que les gnostiques de l'antiquité apercevaient au fond de toute réalité, cette féconde et dangereuse ardeur s'en ira de notre monde d'expérimentation,

car elle enveloppait une espérance que nous ne pouvons plus nourrir. Jamais les Alexandrins n'auraient pratiqué l'extase, s'ils avaient su d'une façon indiscutable qu'ils n'arriveraient par elle à aucune vision de vérité. Tenez pour assuré que du jour où l'humanité croirait tout entière qu'il n'y a pas de volonté particulière et surnaturelle capable d'intervenir dans les événements d'ici-bas, et même qu'il n'y a ni ici-bas, ni en haut, puisque le *cosmos* ne forme qu'une seule série de phénomènes, indéfiniment prolongés, la face de la civilisation changerait. C'est là une de ces grosses branches de l'arbre intérieur dont parlait Pascal, et qui en soutiennent quantité de plus petites. Ajoutez à cette première modification de l'intelligence humaine le développement, par l'exercice continu, de deux pouvoirs à l'exclusion des autres : celui de constater et celui de raisonner. Constater et raisonner, — ces deux mots résument assez bien ce que nous appelons, nous autres philosophes, plus barbarement, l'esprit positiviste. Imaginez que par l'hérédité d'abord, puis par l'éducation, cet esprit positiviste soit le maître de ce monde où ne passera plus aucun souffle de mystère, et dont la Démocratie aura fait une immense usine d'industrie et de bien-être. Avivez en vous cette image par le souvenir de vos voyages dans les grands centres de vie véritablement moderne et d'action véritablement pratique, — et tout de suite examinez à quel besoin des habitants de ce monde de Science et de Démocratie peut correspondre la force poé-